PROPOSITIONS

N° 169.

MÉDICO-PHYSIOLOGIQUES;

Présentées et soutenues à la Faculté de Médecine de Paris, le 19 août 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR JEAN-FRANÇOIS TERME, de Lyon,

Département du Rhône.

Præcipuum universæ medicinæ fundamentum in ipsâ hominis naturâ situm est. Suis hæc viribus sola, sine medico plerumquè tuetur sanitatem, morbis medetur. Hâc deficiente aut repugnante, irrita artis molimina. Curiosa naturæ observatio, et imitatio, primam arti originem ita incrementa dein dedit, dabitque porrò. GAUBII, *Instit. path.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

A LA MÉMOIRE

DE MON PERE.

A MA MERE.

J. F. TERME.

AVANT-PROPOS.

Arrivé au terme de sa carrière scolastique, l'élève, forcé de traiter un sujet médical quelconque, doit sans doute éprouver un cruel embarras. Réduit au rôle servile de compilateur, ira-t-il, à l'exemple de ses nombreux prédécesseurs, secouer la poussière des bibliothèques, et répéter hardiment ce que tant d'autres ont écrit avant lui et mieux que lui ? L'oubli qui couvre avec soin toutes ces compilations inaugurales doit le rassurer : mais qui le dédommagera du dégoût qu'inspire un travail presque mécanique et dans lequel l'esprit ne prend aucune part? qui pourra lui faire vaincre l'ennui de tant d'indigestes volumes où les théories les plus étranges se trouvent si souvent à côté des faits les mieux observés?

Je n'ai pu, je l'avoue, me résigner à remplir une tâche aussi pénible, et j'ai rassemblé à la hâte quelques propositions, dans le but seulement de fournir matière à la discussion accoutumée. Je suis loin de penser à présenter des idées nouvelles; j'ai recueilli çà et là quelques-unes de celles qui m'ont paru les plus remarquables, et j'apporterai en les défendant la défiance qui convient à

ma faible instruction et à ma trop courte expérience. J'ose réclamer, pour cette dernière épreuve, de mes illustres examinateurs, l'indulgence qu'il m'ont déjà accordée, et dont je m'efforcerai de me rendre un jour moins indigne.

PROPOSITIONS

MÉDICO-PHYSIOLOGIQUES.

I.

Les soins que l'on doit à l'homme pour lui conserver ou lui rendre la santé constituent la médecine. La distinction de maladie *externe* ou *interne* n'existe point dans la nature, et celle de *médecin* et de *chirurgien* ne devrait pas existen davantage. En effet, l'art d'opérer sur le vivant n'est point un art purement manuel, et ne saurait mériter le nom de *chirurgie*. Le véritable médecin est celui qui sait se servir des ses talens, de son expérience et de son instruction, pour déterminer les indications curatives; et qui sait encore avoir recours à ses mains pour les appliquer lorsque les circonstances l'exigent. Il n'est aucune partie souffrante du corps de l'homme qu'il soit honteux de soulager et de guérir; et il est affligeant, sous plus d'un rapport, qu'on ait semblé séparer de la médecine l'ophthalmologie, l'odontologie, etc., pour les abandonner à des mains souvent ignorantes et téméraires.

II.

L'usage philosophique des classifications et des nomenclatures a fait faire de grands pas à toutes les sciences physiques en général; mais leur abus ne peut qu'arrêter la marche de la médecine, et tend nécessairement à la déconsidérer, en divisant les doctrines et multipliant les hypothèses.

III.

Les ouvertures de cadavres qui ont pour but de faire reconnaître à quelle série de phénomènes pathologiques correspond une lésion d'organe déterminée, et si cette correspondance est constante ou incertaine, sont à peu près inutiles au praticien. En médecine, le temps employé à acquérir des connaissances qui ne sont pas nécessaires est perdu pour la véritable instruction : il faut donc éviter ces longues et pénibles recherches, qui ne peuvent que flatter la curiosité de l'observateur. Les indications curatives et le traitement ne sauraient s'établir que sur l'état des fonctions et des propriétés vitales, et non pas sur la présomption de lésions organiques, qui, le plus ordinairement, ne peuvent se reconnaître qu'à l'aide de quelques signes souvent trompeurs, et presque toujours équivoques.

IV.

Les différentes espèces d'animaux offrent, dans leurs facultés intellectuelles ou instinctives, et dans les propriétés vitales de leurs organes, des différences aussi tranchées que celles qui existent entre la structure externe ou interne de ces mêmes organes. Dès-lors toutes les expériences sur les animaux vivans peuvent, il est vrai, par analogie, mettre sur le chemin de la vérité, mais ne sauraient la dévoiler d'une manière certaine. Ne pourrait-on pas penser, au contraire, que de pareilles expériences ont entraîné les physiologistes dans des erreurs d'autant plus funestes, qu'elles ont paru plus spécieuses? La science de la vie de l'homme est dans l'étude de l'homme, de même que la connaissance des propriétés physiques d'un corps est dans l'étude de ce corps lui-même.

V.

L'examen des instrumens donnés par la nature à chaque animal pour satisfaire à ses besoins, en le mettant en rapport de la manière

la plus commode et la plus efficace avec les corps qui l'environnent, ou qui doivent servir à le nourrir, a fourni aux naturalistes des caractères précieux et exacts, pour lui assigner un rang particulier dans le vaste tableau des êtres animés. Considéré sous le rapport de ses formes et de sa structure, l'homme offre aux yeux de l'anatomiste des caractères bien remarquables, et qui le distinguent assez des autres animaux; mais, sous le rapport de ses goûts, de ses habitudes ou de ses appétits particuliers, il présente encore au physiologiste des différences plus tranchées et plus incontestables; ainsi l'homme est polyphage et cosmopolite : ce dernier caractère lui appartient exclusivement. La nature lui a donné des organes et une intelligence capables de faire contribuer tout ce qui l'entoure à le seconder dans la lutte qu'il soutient contre l'intempérie des saisons et de tous les climats de la terre; tandis que les autres animaux, comme l'a dit un célèbre naturaliste, « ont chacun un « espace déterminé qu'ils ne peuvent franchir que sous la protec- « tion de l'homme, qui a transporté avec lui les espèces domes- « tiques, et qui a été suivi par les espèces parasites ».

Quant à la polyphagie, l'homme semble partager ce caractère avec quelques autres espèces qu'il a réduites à l'état de domesticité; du reste, cette faculté de se nourrir de substances animales et végétales est en rapport avec la forme de ses dents et la longueur de son tube intestinal, qui tient le milieu entre celle de ce même canal chez les animaux carnivores ou phytophages. Mais un caractère qui me semble bien plus remarquable, puisqu'il appartient exclusivement à l'homme, c'est cet instinct particulier qui le porte à se procurer des substances fermentées. Or, si la nature, fidèle aux lois qu'elle s'est tracée, met toujours l'instinct des êtres animés en harmonie avec leurs besoins, il est évident qu'il existe chez l'homme une connexion particulière entre l'organisation des voies digestives et l'appétit des substances fermentées. Cette opinion paraîtra moins paradoxale, si l'on considère que l'homme civilisé a multiplié le nombre des substances fermentées, les a préparées

sous mille formes différentes, et que le plaisir qu'il a éprouvé à s'en servir, lui en faisant exagérer la nécessité, il a souvent dépassé les vœux de la nature; tandis que des peuples sauvages, sans liaison les uns avec les autres, malgré la stérilité du sol et la rigueur des climats qui leur laissaient à peine de quoi se nourrir, ont encore trouvé des moyens de se procurer ces mêmes substances fermentées; mais aussi ces peuples, plus fidèles aux lois de l'instinct, en ont moins souvent abusé.

VI.

Si les phénomènes géologiques, les progrès de la civilisation et un grand nombre d'autres causes, ont augmenté le nombre des maladies, en multipliant les principes délétères et affaiblissant l'organisation, il est à présumer que les maladies ont diminué de violence, parce que leur intensité est en raison de la réaction des propriétés vitales. Cette compensation, dont l'exactitude pourrait être déterminée jusqu'à un certain point, démontrerait sans doute que les modernes n'ont rien à envier aux anciens sous le rapport de la validité et de la durée de l'existence.

VII.

Les changemens septénaires qu'éprouve l'organisation humaine, n'ont lieu que par une succession de mutations lentes et inapercevables, et non par un mouvement brusque et instantané, ainsi que quelques praticiens semblent le penser. Au reste, ces révolutions, observées par plusieurs physiologistes, sont loin de s'effectuer régulièrement; leur marche éprouve de nombreuses variations, suites nécessaires de l'idiosyncrasie, des habitudes ou des circonstances particulières.

VIII.

Toutes les parties de l'économie vivante ont entre elles des rapports plus ou moins intimes, de sorte qu'il n'en est aucune

qui, primitivement affectée, n'agisse sympathiquement sur quelque autre organe, même éloigné. Il n'est pas rare de voir un enchaînement successif d'affections sympathiques, à la source desquelles il est parfois difficile de remonter. Par exemple, dans les inflammations bilieuses des voies digestives, la peau devient souvent le siége d'une irritation symptomatique, laquelle agit à son tour, pour peu qu'elle soit considérable, sur le système vasculaire sanguin, et détermine sympathiquement des mouvemens fébriles. Il serait donc possible de dire que les maladies générales, comprises sous le nom de *fièvres essentielles*, naissent peut-être sympathiquement, et ne sont que le symptôme de l'affection particulière d'un organe, ou d'un système d'organes dont la connaissance nous échappe.

Les métastases ou les transports spontanés de l'affection d'un organe sur un autre ne sont très-probablement dus qu'à une sympathie pathologique qui, portant un *stimulus* particulier sur un lieu éloigné du siége primitif de la maladie, y détermine une exaltation morbifique des propriétés vitales. Dans cette circonstance, d'après cet axiome, qu'une douleur violente anéantit une douleur moins vive, la maladie consécutive pourra faire disparaître la maladie occasionnelle. L'étude des sympathies, malheureusement peu avancée, est donc de la plus haute importance. Leur connaissance approfondie, soit dans l'état pathologique, soit dans l'exercice ordinaire des fonctions, peut nous fournir des ressources précieuses, et nous donner des moyens pour agir sur des organes que la faiblesse de nos agens thérapeutiques ne saurait atteindre.

IX.

Les affections dartreuses sont assez généralement regardées comme idiopathiques; et dans leur traitement, l'emploi des topiques obtient presque toujours la préférence. Cependant quelques-unes de ces maladies, les éphélides hépatiques, par exemple, ont été con-

sidérées comme symptomatiques. Ne pourrait-on pas étendre cette opinion à un grand nombre d'autres dartres chez lesquelles toutes les applications usitées n'obtiennent aucun succès ? Voici une observation qui pourrait sans doute conduire à tirer une semblable conséquence.

Un officier vint me consulter pour une dartre pustuleuse, mentagre, confluente, de l'aspect le plus hideux. Une grande partie des boutons étaient en suppuration, et vainement depuis trois mois, guidé par plusieurs médecins, il avait eu recours à toutes les médications accoutumées. La santé de cet individu n'avait éprouvé, du reste, aucune autre altération; l'appétit était bon, seulement la langue, surtout vers la racine, était recouverte d'un enduit jaunâtre. Sur cette seule indication, je lui administrai trois grains de tartrate de potasse et d'antimoine. Deux jours après, je crus remarquer moins d'irritation dans la circonférence de la dartre. La couleur de la langue persistait, et j'eus recours encore à la même dose de tartre stibié : cette fois le succès fut plus marqué; les boutons étaient affaissés, et le changement favorable était sensible. Etonné, je l'avoue, de ce succès inespéré, je continuai d'administrer au malade, tous les huit jours, le même médicament, et au bout de deux mois la dartre était entièrement disparue. Une méthode aussi perturbatrice devait me faire redouter une affection métastatique des voies digestives; et sans les pressantes sollicitations du malade, je ne l'aurais point suivie. Cependant j'ai revu cet officier huit mois après, à la suite d'une campagne orageuse, de fatigues cruelles et de violens chagrins, et sa santé était toujours parfaite.

X.

Les exemples des fièvres entéro-mésentérique, puerpérale, etc., déchues du rang de fièvres essentielles, ne doivent-ils pas nous faire présumer que la plupart des autres fièvres éprouveront le même sort ? La fièvre muqueuse, par exemple, ne pourrait-elle

pas être regardée avec autant de raison comme symptomatique de la phlegmasie aphtheuse de la membrane interne du canal alimentaire que comme une fièvre essentielle ? De semblables questions seraient oiseuses, sans doute, si elles ne changeaient en aucune manière les indications curatives ; mais peut-on apprécier jusqu'à quel point une nouvelle manière de considérer certaines maladies pourrait influer sur leur traitement ?

XI.

L'application des vapeurs sulfureuses au traitement des maladies de la peau est rationnelle, et de plus, fondée sur des succès journaliers. Les molécules du soufre, réduites par l'action du calorique à la ténuité la plus grande, étant présentées à ces innombrables bouches absorbantes ouvertes sur toute la surface du corps, sont promptement portées dans le torrent de la circulation. La médecine iatraleptique, qu'on a peut-être trop négligée, avait pour but de soustraire à l'action des fluides gastriques les médicamens qui éprouvent, dans l'estomac, des décompositions et des changemens que nous sommes loin de pouvoir apprécier. Mais les substances médicamenteuses, dissoutes dans la salive ou tout autre excipient ; étaient loin d'éprouver une division parfaite ; d'une autre part, on ne les présentait qu'à un petit nombre d'absorbans, que d'ailleurs les frictions, le froid, ou la trop grande chaleur, pouvaient forcer à se contracter spasmodiquement. Dans l'emploi des fumigations, au contraire, le médicament est offert à toute la périphérie de la peau ; et le calorique contribue énergiquement à développer l'action du système absorbant. Cette méthode renouvelée mérite donc à tous égards l'attention des médecins. Il est surprenant sans doute que l'on se soit borné jusqu'à ce jour à l'emploi des fumigations sulfureuses, tandis que l'on pourrait, par d'utiles expériences, essayer de vaporiser un grand nombres d'autres substances médicamenteuses.

XII.

Nous venons de dire, dans la proposition précédente, que la médecine iatraleptique avait pour but de soustraire les médicamens à l'action des fluides gastriques ; mais probablement la réaction de l'estomac sur les matières ingérées, et leur décomposition elle-même, contribuent à leur donner des propriétés salutaires ; de manière qu'administrées par d'autres voies, les mêmes substances seraient loin d'offrir les mêmes résultats. Les méthodes iatraleptiques et fumigatoires, en atteignant leur but, peuvent donc quelquefois manquer à l'indication par excellence, la guérison du malade. Aussi, en général, il faut craindre d'adopter exclusivement aucun mode de traitement. La véritable philosophie, en médecine, consiste à prendre dans chaque découverte nouvelle ce qu'elle offre de préférable, et à ne point croire aux remèdes guérissant tous les maux, ainsi que le publient encore quelques médecins charlatans.

XIII.

Les affections siphilitiques et scrophuleuses ont cela de commun, qu'elles attaquent souvent une partie du système lymphatique. Conduits par cette analogie, les pathologistes ont traité quelquefois ces maladies par des médicamens semblables. Ainsi on a souvent eu recours avec succès aux préparations mercurielles dans les engorgemens des glandes mésentériques, ou de toute autre partie, lorsque les amers avaient été vainement employés.

D'une autre part, il est d'observation que le traitement mercuriel trop prolongé, surtout chez les siphilitiques d'un tempérament lymphatico-sanguin, amène souvent un engorgement des ganglions lymphatiques du cou, qui a l'apparence des écrouelles, et qui, en effet, ne se dissipe que par l'usage des amers et des topiques, improprement appellés *fondans*. D'après ces deux remarques, en apparence contradictoires, il est évident que les mercuriaux ont

d'abord sur le système lymphatique une action excitante ; mais cette excitation se dissipe, et il lui succède une atonie générale du même système.

XIV.

L'emploi du muriate de mercure doux, comme anthelmintique chez les enfans, est très en usage. Les pharmaciens l'incorporent sous différentes formes, et ensuite le distribuent souvent sans la moindre précaution. Cependant ce médicament n'est pas sans danger. Je l'ai vu déterminer une salivation très-opiniâtre, et qui faillit devenir funeste à un enfant qui en avait pris une assez petite dose. Les auteurs de thérapeutique n'offrent pas d'exemple de cet accident, qui pouvait tenir à une prédisposition du sujet : mais celui-ci fut-il le seul, il n'en démontre pas moins que ce médicament peut avoir de graves inconvéniens, auxquels on pourrait éviter de s'exposer, puisque nous possédons des anthelmintiques nombreux, efficaces, et exempts de tous dangers.

XV.

Chez une malade qui succomba à un ictère, nous avons observé, à l'ouverture du cadavre, les dispositions suivantes : la vésicule du fiel ne contenait pas une goutte de bile, mais elle était entièrement remplie de calculs blanchâtres, savonneux, angulaires et volumineux. La membrane muqueuse de cette poche était d'un blanc *nacré*, plus dense, plus épaisse que dans l'état naturel. Elle envoyait, entre les facettes par lesquelles les calculs se correspondaient, des prolongemens fibro-cartilagineux, sémi-lunaires, épais par leur grande circonférence, adhérente à la vésicule, et très-minces vers leurs bords libres : du reste, ils avaient exactement la structure et la forme des fibro-cartilages sémi-lunaires que l'on rencontre dans l'articulation tibio-fémorale. Je ne sache pas qu'une dégénérescence aussi singulière de la membrane muqueuse ait encore été observée.

XVI.

Dans l'enfance, les sucs nutritifs sont employés à l'accroissement des organes. A l'époque de la puberté, une partie de ces sucs est détournée de son premier usage pour entretenir la sécrétion spermatique chez l'homme, tandis que chez la femme elle se porte à l'utérus. C'est alors que cet organe prend un grand développement. Le sang qui y afflue de toutes parts est mis en réserve pour servir un jour à la gestation : il circule dans les vaisseaux tortueux et les sinus utérins qu'il distend, de manière qu'à certaines époques il est rejeté au-dehors comme par regorgement. Dans l'état de santé, ce phénomène se renouvelle avec régularité jusqu'à ce que, par la conception, le but de la nature ait été rempli.

XVII.

La nature travaille à l'accouchement dès l'instant de la conception. Au moment de la parturition, toute la matrice se contracte simultanément, mais dans des proportions diverses, selon la force des fibres musculaires. Cette force est inégalement distribuée dans tout l'organe, de telle sorte que la résistance du col est toujours en raison inverse de l'action contractile du corps et du fond. D'après cette théorie, la poche des eaux est loin de jouer dans la dilatation du col le rôle qu'on lui a assigné. Cette dilatation n'est que le résultat de la prédominance énergique des contractions du corps et du fond de la matrice sur celles de son col.

XVIII.

Il est des exemples, très-rares à la vérité, de matrices imperforées. A l'époque de l'apparition des menstrues, le sang, ne trouvant aucune issue, distend la matrice, et fait éprouver à la malade de violentes douleurs. Dans un cas de cette nature, on a pratiqué, sans succès, par le rectum, la ponction de l'utérus. Il est à penser qu'après une opération de cette nature, la sensi-

bilité de cet organe ne lui permettant pas de supporter le contact d'un corps étranger, la canule sera expulsée, et alors, l'ouverture s'oblitérant, les accidens se renouvelleront avec leur cause, ou bien l'inflammation d'un des viscères abdominaux entraînera la mort de la malade. Il est donc préférable, dans de semblables circonstances, d'abandonner la maladie aux seules forces de la nature : on peut même espérer une résorption périodique et salutaire jusqu'à l'époque de la cessation de l'écoulement menstruel.

XIX.

La saignée pratiquée sur deux individus affectés de pneumonie, chez l'un détermine le crachement de sang, chez l'autre le supprime ; et, dans les deux cas, elle a été salutaire.

XX.

Les ophthalmies rebelles, surtout celles qui n'attaquent qu'un œil, sont très-souvent entretenues par la présence d'un corps étranger placé le plus ordinairement à la face interne de la paupière supérieure. J'ai vu plusieurs fois, dans des ophthalmies de cette espèce, fatiguer vainement les malades par des topiques de tous genres, même par les vésicatoires. Il est donc de la plus haute importance d'examiner avec une grande attention l'œil affecté avant de commencer un traitement. Au reste, cet examen n'offre aucun inconvénient, et fait avec précaution, il ne fatiguera point le malade.

XXI.

La marche de l'inflammation est toujours proportionnée à l'énergie des propriétés vitales des tissus qu'elle affecte et des individus chez qui elle se déclare. Cette proposition, généralement vraie en pathologie, souffre cependant quelques exceptions. Je puis en citer ici un exemple, qui m'a semblé très-remarquable, et qui m'a été communiqué par un médecin digne de foi.

Un homme, exerçant la profession de cocher, fut atteint d'une fièvre bilieuse, qui bientôt dégénéra en fièvre putride accompagnée de délire. A cette époque, le malade commença à se plaindre de douleurs très-vives à la partie inférieure de la jambe droite. On négligea cette indication jusqu'à ce qu'enfin, quelques taches purulentes ayant éveillé l'attention, on fit des perquisitions, et l'on trouva, au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne, une ouverture fistuleuse communiquant à un énorme foyer de suppuration. Bientôt un stylet introduit fit reconnaître la carie totale de l'extrémité du tibia. Un médecin célèbre de Paris, appelé près du malade, déclara qu'il fallait amputer de suite la jambe affectée : ce qui fut exécuté. Deux jours après l'opération, le malade se plaignit moins de son moignon que de la partie inférieure de la jambe gauche, où un examen attentif fit découvrir des lésions semblables à celles qui avaient décidé à amputer la jambe droite. Le même médecin, appelé de nouveau, déclara qu'il n'hésiterait pas à conseiller encore l'amputation du membre affecté, si l'extrême faiblesse du malade ne lui ôtait pas tout espoir. En effet, cet infortuné expira le lendemain, dans la plus profonde adynamie.

Dans cette observation, l'inflammation parcourut ses périodes avec une extrême rapidité dans le tissus osseux, et chez un homme avancé en âge, chez lequel par conséquent l'activité vitale était diminuée en raison du nombre des années.

ἹΠΠΟΚΡΆΤΟΥΣ ἈΦΟΡΙΣΜΟΊ.

Α΄.

Ὁ βίος βραχὺς, ἡ δὲ τέχνη μακρὴ, ὁ δὲ καιρὸς ὀξὺς, ἡ δὲ πεῖρα σφαλερὴ, ἡ δὲ κρισις χαλεπή. δεῖ δὲ ȣ̓ μόνον ἑωυΐὸν παρεχειν τὰ δέοντα ποίεοντα, ἀλλὰ καὶ τον νοσέοντα, καὶ τȣ̀ς παρέοντας, καὶ τὰ ἔξωθεν (ΤΜΗΜΑ ΠΡΩΤΟΝ, αφορ. α΄.)

Β΄.

Ἃ δεῖ ἄγειν, ὅκȣ ἂν μάλιϛα ῥέπη η φυσις, ταύτη ἄγειν, διὰ τῶν, ξυμφερόντων χωρίων. (ΤΜΗΜΑ ΠΡΩΤΟΝ, αφορ. κά.)

Γ΄.

Δυό πόνων ἅμα γινομενων μὴ κατὰ τὸν αὐτὸν τόπον, ὁ σφοδρότερος αμαυροῖ τὸν ἕτερον. (ΤΜΗΜΑ ΔΕΥΤΕΡΟΝ, αφορ. μϛ΄.)

Δ΄.

Τήν τε θεραπείην ἄριϛα ἂν ποίεοιτο προειδως τά εσομενα ἐκ τῶν παρεόντων παθηματων. ὑγέιας μὲν γὰρ ποίεειν ἅπαντας τȣ̀ς ασθένεοντας, ἀδύνατον. τȣ̃το γὰρ καὶ τȣ̃ προγινώσκειν τὰ μέλλοντα ἀποϐήσεσθαι, κρέσσον ἂν ἦν. (ΤΜΗΜΑ ΠΡΩΤΟΝ, προγν. γ΄.)

Ε΄

Χρὴ δὲ καὶ τὰς φορὰς, τῶν νȣσημάτων τῶν αἰεὶ ἐπιδημέυντων, ταχέως ἐνθυμέεσθαι, καὶ μὴ λανθάνειν τῆς ὥρης τὴν καταϛασιν. (ΤΜΗΜΑ ΤΡΙΤΟΝ, προγν. λθ΄.)